

62. DJIBOUTI 2011

A Djibouti du samedi 15 au mardi 25 janvier 2011

Du 15 au 25 janvier 2011 se déroulera mon premier voyage en République de Djibouti, petit pays de 23 000 km² peuplé de 863 000 habitants, dont 475 000 dans la capitale Djibouti (recensement de 2009). Je partirai pour la troisième fois avec Explorator, un tour-opérateur très sérieux en général. Nous devrions être 10 participants : deux couples, plus quatre femmes et deux hommes en individuels. Je découvrirai mon 180^{ème} pays...



*** Djibouti, c'est où, c'est comment ? (bref aperçu d'après Wikipédia)

Djibouti, officiellement la République de Djibouti, est un pays d'Afrique de l'Est, situé sur la côte ouest du débouché méridional de la mer Rouge. Il est entouré par la Somalie, l'Éthiopie, l'Érythrée et le Yémen. Djibouti est aussi le nom de sa principale ville et capitale.

* Histoire récente :

Le 4 juin 1859, l'ancien consul de France à Aden et commerçant réunionnais, Henri Lambert, est assassiné dans le golfe de Tadjoura. Une mission conduite par le commandant de la station navale de la Côte orientale, le viconte Alphonse et par lequel sont cédés à la France « les ports, rade et mouillage d'Obock situés près du Cap Ras Bir avec la plaine qui s'étend depuis Ras Aly au sud jusqu'à Ras Doumeirah au nord ». Mais ce n'est qu'en 1884 qu'une prise de possession réelle a lieu, avec l'arrivée d'un commandant le 1^{er} août : Léonce Lagarde. Très vite il étend ce territoire à toute la côte nord du golfe de Tadjoura, qui est occupée en octobre-novembre. C'est le Territoire d'Obock et dépendances. En mars 1885, un nouvel accord, avec les chefs Issas met sous l'autorité française la côte sud. Il faut un partage territorial avec la Grande-Bretagne, par l'échange de notes des 2 et 9 février 1888, pour arrêter l'expansion. C'est alors qu'est créée la ville de Djibouti, autour du port, qui devient le chef-lieu de la nouvelle « Côte française des Somalis » en 1896.

1898 à 1917 : Le chemin de fer Djibouti Addis-Abeba consacra Djibouti comme porte maritime de l'Abyssinie. Entre-temps et peu à peu, la ville s'est bâtie, des artisans yéménites et pakistanais construisirent ces maisons qui constituent le cœur de la cité et que l'on peut admirer, conservés dans leur esthétique originelle.

1918 à 1939 : Le pays connaît un développement important. La construction du port, du chemin de fer, l'exploitation des salines permet d'utiliser à plein la main-d'œuvre. Durant la Seconde Guerre mondiale, les Anglais établissent le blocus du pays qui connaît une véritable famine. Par la suite, l'époque des grands chantiers de construction étant de toute façon terminée et la population de la ville s'accroissant de plus en plus, le chômage augmente.

1949 : Djibouti devient un port franc et l'on crée le franc djiboutien rattaché au dollar US. A partir de la Seconde Guerre mondiale, la population de la ville de Djibouti croît rapidement, passant officiellement d'environ 17 000 habitants en 1947, 40 000 au début des années 1960, 62 000 en 1967, 118 000 en 1972 pour dépasser 150 000 habitants au début des années 1980 (et 542 000 aujourd'hui).

1966 : les 25 et 26 août, le général de Gaulle, alors président de la République française, fait escale à Djibouti en se rendant en Éthiopie. Sur le passage de son cortège, quelques manifestants arborent des banderoles demandant l'indépendance du territoire. Un « dispositif de sécurité » est alors mis en place par les autorités, causant officiellement 36 blessés parmi les forces de l'ordre et 19 parmi les manifestants. Le lendemain matin, un « dispositif de rétablissement de l'ordre » cause deux morts. L'après-midi, des troupes de la Légion étrangère viennent renforcer gendarmerie et milice territoriale. Ces troupes dispersent en 45 minutes une foule estimée à 3 000 personnes venues écouter un discours présidentiel. Ces nouveaux affrontements font officiellement un mort et 46 blessés parmi les forces de l'ordre, trois morts et 238 blessés dans la population. La ville est ensuite placée sous couvre-feu et une chasse aux opposants est organisée. Lorsque de

Gaule repasse le 28 août, il n'y a pas de manifestations. L'agitation ne cesse cependant pas et, le 14 septembre, les autorités coloniales mettent en place le « Barrage de Djibouti », enceinte militarisée tout autour de la ville, dont la mission est de restreindre les migrations et de permettre le contrôle politique du territoire. Cet ouvrage n'est démantelé que quelques années après l'indépendance. De nombreux Djiboutiens interrogés sur ces événements diront qu'il y a eu un malentendu. D'après eux, la foule était réellement venue acclamer de Gaule qu'elle tenait en haute estime et qu'elle croyait porteur de promesses d'indépendance.

Pour obtenir le maintien du territoire sous souveraineté française, un référendum est organisé le 19 mars 1967. Après un scrutin entaché de fraudes, officiellement 60,6% des votants approuvent un changement de la dénomination de la colonie, qui devient le Territoire français des Afars et des Issas (TFAI). Ses structures de gouvernement sont modifiées mais restent sous la tutelle française. Les tensions politiques et sociales restent fortes. Plusieurs mouvements indépendantistes sont créés dans les pays limitrophes.

1977 : Le 8 mai, la population djiboutienne consultée optait pour l'indépendance. Le 27 juin, elle est proclamée, donnant naissance à la République de Djibouti avec à sa tête le président Hassan Gouled Aptidon.

1992 : Instauration du multipartisme. La guerre entre le gouvernement et le Front pour la restauration de l'unité et de la démocratie (FRUD) est déclarée. Elle durera environ 2 ans.

En 1991, une guerre oppose le régime au pouvoir de Hassan Gouled Aptidon au FRUD, de Ahmed Dini, figure emblématique de l'opposition djiboutienne. Militairement, ce conflit ne dure pas longtemps. Dès 1994, un traité est signé entre une partie du FRUD et le gouvernement djiboutien. La partie la plus dure (appelé FRUD armé) entre dans le processus de pacification seulement en 2001. Non seulement, cette guerre freine le développement du pays, mais elle creuse davantage le fossé entre les Afars et les Issas). Et si, économiquement, les plaies de la guerre paraissent cicatrisées, la construction d'une identité djiboutienne n'en est pas renforcée pour autant.

1999 : La République de Djibouti a un nouveau président Ismaël Omar Guelleh, toujours en poste aujourd'hui.

* Présence étrangère à Djibouti :

Outre la présence de nombreuses ambassades dans le pays, Djibouti accueille aussi des unités militaires françaises, allemandes et américaines, ainsi qu'une minorité de soldats japonais. Bien que le président soit « pro-Américain », leur présence dans le pays est controversée, du fait qu'on redoute des attentats terroristes sur le territoire. Les États-Unis n'ont qu'une présence militaire et diplomatique, et les familles des soldats restent en général aux États-Unis. Pour les Américains, Djibouti, pays en paix, se situe en "zone de combat", au même titre que l'Irak ou l'Afghanistan. Les attentats contre les ambassades des États-Unis à Nairobi (Kenya) et à Dar es-Salaam (Tanzanie) en 1998, ainsi que l'attaque du destroyer « USS Cole » dans le port d'Aden en 2000, ont conduit l'administration américaine à ouvrir une importante base militaire à Djibouti en 2002 pour surveiller le détroit de Bab-el-Mandeb.

La France possède d'importantes infrastructures militaires à Djibouti dont la Base aérienne 188 qui accueille les Mirage 2000C et 2000D de l'Escadron de Chasse 03.011 CORSE ainsi que le 5^e Régiment interarmes d'outre-mer (5^e RIAOM), la 13^e Demi-brigade de Légion étrangère, un détachement des commandos marine et anciennement le 10^e BCS et de nombreux services communs. L'armée de terre compte à Djibouti le Centre d'entraînement au combat d'Arta Plage ainsi que le Centre d'aguerrissement et d'instruction au désert de Djibouti. Le dispositif militaire français compte 2 900 soldats, 10 avions de combat Mirage 2000 et une dizaine d'hélicoptères. Paris a annoncé le renforcement du dispositif militaire à Djibouti en juin 2008, entre autres en envoyant des avions de patrouille maritime Atlantique-2 et des Mirages pour surveiller les frontières, ainsi qu'une force navale.

Dans le même temps, depuis des décennies, la France, continue à apporter une aide économique au pays, et a créé de nombreuses infrastructures, dont le lycée français Joseph Kessel dans le centre de Djibouti en 1991. Le 11 décembre 2002, le secrétaire d'État à la défense Donald Rumsfeld annonce officiellement l'installation de neuf cents soldats des forces spéciales dans une ancienne base des Troupes de marine, le camp Lemonnier.

La force militaire américaine compte aujourd'hui 1 800 soldats à Djibouti. Son objectif numéro 1 est de sécuriser le détroit de Bab-el-Mandeb avec l'armée française. La lutte contre la piraterie autour de la Corne de l'Afrique a incité plusieurs pays à utiliser Djibouti comme base logistique pour leurs flottes et en avril 2010, on annonce la construction de la première base permanente des Forces japonaises d'autodéfense à l'étranger à Djibouti. Cette base navale de 12 hectares sera opérationnelle en 2011 et accueillera 150 personnes.

* Géographie :

La République de Djibouti se trouve à mi-distance de l'Equateur et du Tropique du Cancer. Sa situation, sur la côte orientale de l'Afrique, au débouché de la mer Rouge et du Golfe d'Aden, c'est-à-dire entre Suez et l'Extrême-Orient, fut, avec le voisinage des riches provinces de l'Abyssinie, à l'origine de son importance stratégique.

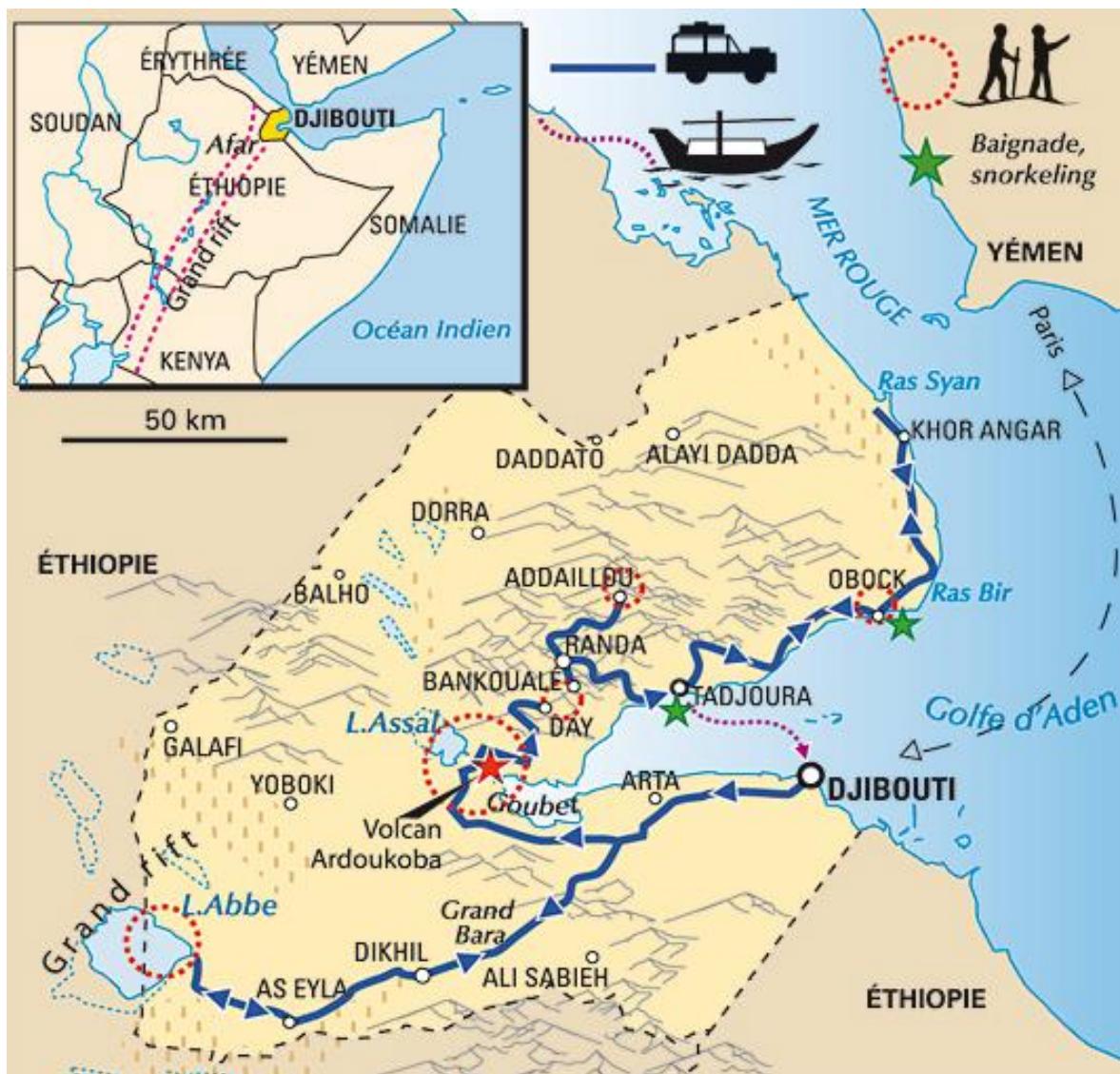
Djibouti possède une façade maritime de 314 km, allant de la mer Rouge à l'océan Indien, en passant par le détroit de Bab el Mandeb. Cette façade s'étend du Ras Doumeira, au nord, au village de Loyada, au sud.

Le territoire dispose d'une grande diversité de paysages : des montagnes au nord, des lacs comme le lac Assal et le lac Abbe, des zones désertiques comme le grand et le petit Bara.

Une activité volcanique récente a modelé le paysage. Le dernier volcan en activité sur le territoire est l'Ardoukoba. Le point le plus bas du pays se trouve à - 155 m et le plus haut à 2 028 m.

* Climat :

Djibouti a un climat aride. Les précipitations sont rares et leur moyenne annuelle est de 147 mm. La température varie entre 24 °C et 35 °C en saison fraîche, et entre 39 °C et 50 °C en saison chaude. La saison fraîche, qui commence fin septembre et se termine fin avril, est caractérisée par les vents venant de l'Est, les alizés. La saison chaude, de juin à août, est caractérisée par le khamsin, vent chaud, sec et poussiéreux, venant de l'Ouest.



* Population :

La population (environ 863 000 habitants) se répartit en plusieurs composantes humaines : les Afars (35 %), les Somalis (60 %) et les Arabes et autres origines, majoritairement musulmans (94 %, les 6 % restant étant chrétiens) et traditionnellement rattachés au groupe anthropologique des Chamites. On les nomme « Chamites orientaux » pour les distinguer des autres que sont les Égyptiens et les Berbères.

43 % de la population a moins de 14 ans (2,79 à 5,06 enfants/femme selon les sources) !

L'espérance de vie est de 58 ans pour les hommes et 63 pour les femmes.

Le français et l'arabe sont les deux langues officielles. Le somali et l'afar sont couramment parlés. Le taux d'alphabétisation est de 78 % pour les hommes et de 58 % pour les femmes (le nombre moyen d'années passées à l'école étant de 4 ans).

* Religion :

Les chrétiens de Djibouti représentent 6 % des 863 000 habitants du pays dont la religion officielle est l'islam. La plupart sont d'origine éthiopienne ou européenne et pour l'essentiel appartiennent à l'Église éthiopienne orthodoxe ou catholique romaine. La liberté religieuse est garantie par la constitution mais le prosélytisme est découragé par les autorités qui entretiennent par ailleurs des relations diplomatiques avec le Vatican. 3,2% de la population sont orthodoxes et le pays compte une petite communauté protestante de quelques centaines d'individus. Le seul diocèse catholique romain est le diocèse de Djibouti. Seuls 1 ou 2 % de la population est membre du diocèse.

* Economie :

L'économie djiboutienne est très largement dépendante de son secteur tertiaire (82 % du PIB). L'État est le principal employeur. Le pays est pauvre en industrie (15 % du PIB) et surtout en agriculture (3 % seulement du PIB), ce qui contribue à un fort taux de chômage (50 % à 60 % des actifs selon les sources). Djibouti s'approvisionne en biens auprès de ses voisins éthiopiens, somaliens et yéménites. Et, dans une moindre mesure, de la France.

Le pays connaît cependant ces derniers temps un changement de conjoncture économique dû à des facteurs exogènes, dont la venue des soldats américains qui participent à la création d'emplois, mais également à l'arrivée de nouvelles banques. Le PIB par habitant est de l'ordre de 3 200 euros par an (estimation 2008), largement au dessus de la moyenne de toute l'Afrique confondue. La stratégie actuelle du gouvernement djiboutien est de tirer profit de la bonne position géostratégique du pays avec son ouverture sur le détroit de Bab-el-Mandeb mais aussi des conflits armés qui opposent ses trois voisins, l'Éthiopie, l'Érythrée et la Somalie.

Depuis son indépendance, Djibouti abrite la plus importante base militaire française au monde avec près de 3 000 soldats, et depuis 2002 une importante base américaine (environ 1 800 soldats, dans le camp Lemonier, ancien camp de la Légion étrangère) due au nouveau contexte international de lutte contre le terrorisme. Les baux de ces bases rapportent respectivement en 2007, 30 millions d'euros et 30 millions de dollars à la république de Djibouti. Ces devises sont investies dans de vastes projets portuaires. Le port de Djibouti opère depuis 1892. Le port a connu un regain d'activité en 1998 lors de la guerre entre l'Éthiopie et l'Érythrée. Depuis l'indépendance de cette dernière, l'Éthiopie n'a plus de débouché maritime et utilisait le port érythréen d'Assab. Avec le déclenchement des hostilités, tout le trafic s'est reporté vers le port de Djibouti, le trafic éthiopien assure encore aujourd'hui 80% de l'activité du port. La croissance du port de Djibouti a aussi été permise par d'importants investissements provenant des Émirats arabes unis ; Dubai Ports World (DPW), troisième opérateur portuaire mondial, a obtenu la gestion du port depuis 2000.

Djibouti a entrepris la construction d'un second port. Le port de Doralé, plus perfectionné, permettra d'effectuer des opérations plus complexes et s'accompagnera d'une zone franche de 20 hectares, pour un investissement de 400 millions de dollars US. Avec l'élaboration de la zone franche, le pays espère attirer des investisseurs étrangers. En 2003, après l'installation de la base américaine, DPW y a construit un grand terminal pétrolier pour 153 millions de dollars qui est entré en service en 2006. Un terminal à conteneurs a ouvert en 2009 pour un coût de 427 millions de dollars avec l'aide de DPW. C'est sur cette zone franche de Doralé que l'USAID stocke ses aides alimentaires d'urgence pour l'Afrique. En 2007, le volume de marchandise traité par le port de Djibouti a été de 7,4 millions de tonnes, 36 % de plus qu'en 2006. Le gouvernement djiboutien cherche à en faire la plaque tournante pour les dix-neuf pays du marché commun de l'Afrique orientale et australe (COMESA) et compte pour cela sur la construction d'une voie ferrée entre Addis-Abeba, en Éthiopie, et le nord du Kenya qui permettrait alors de relier par chemin de fer Djibouti jusqu'au Mozambique.

Le principal partenaire commercial de Djibouti reste la France mais comme pour le reste de l'Afrique la Chine s'intéresse au pays. En avril 2008 le président Guelleh a ainsi annoncé le projet d'investisseurs chinois de louer l'île Moucha, à une quinzaine de kilomètres au large du port de Djibouti, pour y construire un casino et un hôtel de luxe. Le tourisme reste encore peu développé dans le pays.

Samedi 15 : 4H30, debout ! La nuit fut courte. Le premier métro, celui qui passe au Vieux-Port à 5H11, m'emmène à la gare où je prends le bus pour l'aéroport. Je suis à l'heure, sans problème.

A 7H, je m'envole de Marseille. Atterrissage à Roissy à 8H30, changement de hall, qu'est-ce que c'est mal indiqué ! Roissy, classé aéroport le plus mal foutu d'Europe. Tape à l'œil ! Un moteur de 2CH dans une Rolls ! Mon vol n'est pas retardé (je le signale, car c'est assez exceptionnel !).

11H10, décollage, j'ai réussi à avoir le dernier hublot dispo, mais au dernier rang, le dos du siège ne se baisse pas. Avion d'Air France, assez confortable, avec un équipage très sympa (ça s'améliore !). Ecran individuel avec un grand choix de films et de CD à écouter, impec. Voisin alcoolique et bavard, je mets mon casque Hi-Fi sur les oreilles. Repas correct, sans plus. Cet avion comporte un nombre impressionnant de sièges en première classe et en classe affaire, sans doute parce qu'il passe par Djeddah (Arabie Saoudite). Nous y atterrissons à 18H45 pour une escale d'une heure et demie, le temps de laisser débarquer une soixantaine de passagers et de faire le plein de carburant qui ne doit pas être bien cher ici.

22H, avec un quart d'heure d'avance, me voilà à Djibouti. Djibouti, quelle idée ! Le 180^{ème} pays où je pose le pied (et même les deux). Il fait 28 degrés et deux heures de plus qu'en France.

45 minutes pour obtenir un visa à 50 euros et récupérer les bagages. Ça va, c'est raisonnable, j'aurais perdu bien plus de temps à La Poste si j'avais dû faire faire mon visa à Paris.

Un groupe se forme, mes futurs compagnons de voyage. Nous ne sommes plus dix mais douze, un couple s'étant inscrit deux jours avant suite à l'annulation de leur voyage au pays dogon. Nous serons simplement plus serrés dans les voitures. Pour rappel, cela fait donc trois couples, quatre femmes voyageant ensemble et deux hommes en individuel.

Houmed nous accueille. C'est un autochtone jovial et sympa de 36 ans, patron de l'agence réceptive, guide et chauffeur. Nous sommes à l'hôtel La Siesta vers minuit. Trois étoiles normes locales. Plutôt bien, vu de l'extérieur. Soit-disant entièrement restauré vers 2005. Mais pas de lumière dans ma chambre, on vient me changer l'ampoule. La télécommande de la télé ne marche pas, ce n'est pas la bonne, on vient la récupérer pour me la changer (je n'en verrai pas d'autre...) ; mais je bénéficierai du son de la télé du grand salon, à l'étage en-dessous. La peinture de la salle de bain s'en va en lambeaux mais il y a de l'eau ; trop même, car la chasse d'eau coule sans arrêt... Et la chambre coûte 81 euros en single, 90 euros en double. La vie est chère à Djibouti !



Dimanche 16 : J'ai toutefois bien dormi. A mon réveil, le soleil est déjà levé, il fait beau. Ma terrasse donne sur la petite piscine dans le jardin, où viennent s'abreuver des dizaines de pigeons. Et sur la mer en face, avec une plage pas très propre. Je ne me baignerai pas. Ça tombe bien, ce n'est pas prévu, pas le temps.

Petit-déjeuner correct et départ à 9H. J'ai pu auparavant faire un tour sur la plage et me connecter une demi-heure sur le Wifi de l'hôtel (ça c'est bien). A priori le programme a changé, je n'étais pas au courant. Exit la visite de Djibouti-ville !

Nous nous répartissons dans les trois 4x4, tous différents, deux Toyota et un Land-rover. Quatre personnes par voiture, en plus du chauffeur et des bagages. Je bénéficie du pire véhicule, le Land-rover, où la place n'est pas prévue pour y mettre ses genoux. Mais il est convenu que nous changerons de véhicule tous les jours. Avec moi, Jean-Pierre, un gars de 70 ans qui a déjà bien baroudé, et Colette et Bernard, un couple retraité, elle médecin du travail, lui à l'EDF (ce sont eux qui devaient partir au Mali). Tous sympas.



A la sortie de Djibouti-ville, vers Ouê'a, nous apercevons nos premières gazelles, des Dompell et des Soemmering. Peu de circulation, quelques poids-lourds éthiopiens (pour le moment, c'est par Djibouti que l'Ethiopie accède à la mer).

Nous passons la chaîne du grand Bara, belle route jusqu'à Dikhil, bordée par des étendues désertiques assez moches. Puis bonne piste dans la vallée de Gôb'aad jusqu'à As Eylâ. Mamadou, notre chauffeur, s'arrête pour acheter des bottes de khat, la drogue locale. J'en broute un peu mais n'aime pas, c'est âpre. Tout près, des gazelles girafes (au long cou) nous surveillent et s'enfuient (peur des Blancs ?).

Nous déjeunons à Es Eylâ chez mon chauffeur. Sa femme nous a préparé un excellent repas, salade de tomates-oignons-carottes-betteraves-pommes de terre, poulet grillé et riz basmati, pastèque et délicieux thé à la cardamome et autres épices. Il fait chaud sous le toit en tôle ondulée.

Petit tour dans le village, les enfants sont très nombreux, les femmes habillées de couleurs vives, certaines entièrement bâchées. Le gardien de l'école ne nous laisse pas rentrer, le directeur n'étant pas là.

Nous repartons, arrêt un moment sur une butte, belle vue sur le lac Abbé (ou Abhé Bad, ce qui veut dire lac Pourri en langage local). Au loin, les fameuses cheminées, sorte de cratères de calcaire et de boue qui se sont formés lorsque tout le site était recouvert d'eau. On dirait de grandes fourmilières et certaines atteignent les cinquante mètres de hauteur. Nous les rejoignons plus tard, en voiture.

Petite balade à pied dans ce site très spectaculaire, lunaire. Quelques fumerolles s'échappent du sol, ce sont des sources à 80 degrés. Il faut faire attention où l'on marche, boues et sables mouvants au programme. Il souffle un vent terrible et des millions de tous petits moucherons volent autour de nous (et en nous), je n'avais jamais vu ça !

Voitures, et quelques centaines de mètres plus loin, nous voici au campement de la Planète des Singes. Ce film aurait été tourné ici, mais il paraît que c'est faux (qui le sait ?). Nous avons parcouru 205 km.



Il est déjà 17H, la nuit ne tardera pas à tomber mais le ciel s'est quelque peu couvert et le coucher de soleil ne sera pas formidable. Le campement, à quelques centaines de mètres des rives du lac Abhé, offre un ensemble de toukouls, en

nattes ou en pierres. Le toukoul est l'habitat traditionnel et ressemble à de gros igloos. Comme j'ai réglé pour le voyage un supplément single, je suis tranquille en m'installant seul dans le plus éloigné. Chacun est équipé de deux ou trois lits avec matelas et un drap, d'une moustiquaire et c'est tout. Très sommaire, donc. Quelques lampadaires éclairent le campement. Dans mon toukoul, le vent passe de partout, la lumière aussi. Heureusement qu'il ne pleut pas ! S'il pleut, à mon avis, toukoul !

Une douche tiède dans les sanitaires communs me réconforte, parce qu'est-ce que je me suis pris comme poussière sur les pistes ! Le diner est pris peu après 19H, bonne cuisine. Le repas est suivi d'un petit spectacle de chants et danses indigènes donnés par des jeunes du village à côté. C'est presque la pleine lune. Je vais me coucher vers 21H et essaye de bouquiner un peu, mais c'est trop difficile, ma lampe frontale et les pages de mon livre attirant des centaines de moucherons sous ma moustiquaire trouée. Je suis obligé de secouer mon livre avant de tourner la page ce qui n'empêche pas des meurtres.



Lundi 17 : Pas très bien dormi, j'ai eu froid au petit matin, heureusement le vent a faibli durant la nuit. A partir d'aujourd'hui j'adopte le short, je ne suis jamais à l'aise en pantalons.

A 6H15 nous partons en voiture jusqu'au cheminées afin d'assister au lever de soleil, qui ne se lèvera pas vraiment, des nuages le cachant à l'horizon. Mais le site reste quand même magnifique. Retour près du campement et balade au bord du lac Abbé, dont le niveau baisse de 4 cm par an, ce qui est énorme. Le spectacle ici est dû à la présence des flamants roses, très nombreux mais qui ne se laissent évidemment pas approcher. Envols majestueux.

Petit-déjeuner et départ à 8H50. Mon groupe voyage aujourd'hui dans le Land Cruiser à deux portes, bien plus confortable que le Land Rover, sauf pour en entrer et sortir car, là, ce n'est vraiment pas pratique. Nous rebroussons chemin par la même piste qu'hier.

Nous arrivons à Dikhil en fin de matinée et visitons la petite palmeraie avant de copieusement déjeuner à l'auberge. Repas toujours suivi du fameux thé à la cardamome.



Nous roulons ensuite jusqu'au carrefour, laissons la route de Djibouti-ville à droite et partons dans l'autre sens, direction Tadjoura. De temps en temps, belle vue sur le golfe de Tadjoura et le Ghoubbet el Kharab.

Accident sur la route, un minibus a crevé et s'est renversé, les passagers s'en sortent bien, seule une femme est assez sérieusement blessée. Malgré le peu de circulation, c'est le troisième véhicule accidenté que nous voyons ! Le khat ?

Une quarantaine de km plus loin, une route à gauche nous conduit vers le lac Assal. Après plusieurs petits arrêts, nous arrivons au lac vers 17H, après avoir parcouru 260 km. C'est merveilleux, il faut le voir pour y croire !

Le lac Assal, qui fait 60 km² et a 60 m de profondeur, est le troisième plus grand lac salé du monde, après la mer Rouge et le lac de Tibériade. Son sel n'est pas directement comestible, il doit être traité et l'exploitation du site n'a pas vraiment démarré, heureusement. Une petite usine a été installée mais ne fonctionne pas, faute d'argent. On pense qu'environ 6

millions de tonnes de nouveau sel se forment chaque année. Autre grande particularité : ce lac se trouve à 157 mètres au-dessous du niveau de la mer. L'endroit est désert. Seuls des crottes de dromadaires indiquent la présence de caravane de sels. Nous nous installons sur la banquise. Banquise de sel, qui ressemble à une banquise de glace. Elle mesure 10 km sur 20 ! L'eau du lac est plus loin, à quelques kilomètres. Tout est blanc, magnifique, magique !



Un quatrième véhicule nous a rejoints avec des lits de camp, matelas, draps et autres accessoires. J'installe mon lit un peu loin du groupe, à deux cent mètres, en plein milieu d'une langue de banquise. Imaginez un immense espace blanc, un lit au milieu de nulle part, et quelqu'un allongé dessus. C'est moi ! Plein les yeux ! Mais il ne faut pas s'aviser à marcher pieds nus sur le sel, ça coupe !

Ce soir encore, pas de vrai coucher de soleil, car nous nous trouvons dans un cirque (mais je ne fais pas le clown, non, non). Très bon diner encore, ces chauffeurs sont aussi d'excellents cuisiniers. Tout le monde va se coucher à 20H, je lis durant une heure, assiste au lever de la pleine lune. Aucun insecte pour m'embêter, peu de bruit, seul le son des pas crissant sur le sel porte très loin. Encore un peu de vent, dommage. Que c'est beau dans la nuit, ce blanc et cette lune !



Mardi 18 : Réveil vers 6H, pas très bien dormi. Ciel assez nuageux.

Départ à 8H, après le copieux petit-déjeuner. Aujourd'hui, je bénéficie du meilleur véhicule, le Land-cruiser 4 portes, très confortable. Nous faisons plusieurs arrêts, notamment près de l'énorme faille de 12 km qui est apparue depuis l'éruption de l'Ardoukoba en 1978. Cette faille part de Djibouti et arrive en Syrie. Elle rejoint à Djibouti celle du Rift qui part du Mozambique. A terme, toute la partie est de l'Afrique devrait se séparer du continent.

Tout le coin est recouvert de lave noire jusqu'à la mer et de cratères parsemés. Du haut d'un cratère, après une courte balade, belle vue panoramique mais vent violent. Nous sommes deux aussi à passer à plat ventre dans un tunnel de lave (heureusement, je ne m'étais pas changé !).

Nous déjeunons au bord de la mer. Le golfe de Tadjoura présente à cet endroit, au Ghoubbet el Kharâb, plusieurs dégradés de bleu. Joli, mais ça ne donne rien sur mes photos. Sur la route nous avons aperçu l'île du Diable et la belle fosse aux Requins, que des noms qui donnent envie de se baigner !



Après ce déjeuner parfait, nous repartons par une piste vers la forêt du Day, en haut d'une montagne, 1400 m d'altitude. L'endroit est frais et le président djiboutien a là une résidence secondaire. La forêt du Day est primaire mais en bien mauvais état. Les fonds accordés par des pays étrangers pour son entretien ne semblent pas être bien utilisés, c'est le moins qu'on puisse dire. Nous nous y promenons durant une heure avec Houmed qui nous parle de la faune et de la flore de l'endroit. Beaucoup de figuiers étrangleurs. Explications : une graine de figuier est transportée par un oiseau au sommet d'un arbre, un acacia par exemple, et pousse en suçant la sève de cet arbre. Des racines se forment et entourent l'arbre, l'étouffant au fur et à mesure, puis rejoignent la terre où elles continuent à se développer et progresser. Nous apercevons quelques damans des rochers, l'animal dont l'ossature est la plus proche de celle de l'éléphant (mais en plus petit...) et des dik-diks (ou dig-digs) antilopes minuscules. Une chèvre git, écorchée, l'œuvre d'une panthère affamée sans doute.



Un brouillard mouillé tombe et écourte notre visite. Le campement se trouve un peu plus loin et nous y arrivons à 17H45, après 122 km. Situé à 1 400 m d'altitude, il y fait frais, si ce n'est froid, surtout avec le brouillard. Je loge dans une cabane en branchages qui laisse passer brouillard, jour et froid. Lit et couette mais pas d'oreiller. Lampe à pétrole. Je prends une douche un peu trop froide à mon goût, mais c'était nécessaire. Comme tous les soirs nous dinons tôt et chacun va regagner ses pénates vers 20H. Je profite de l'électricité dans la salle à manger pour travailler enfin sur mes photos et récit de voyage, sur mon petit ordinateur. J'élimine pas mal de photos, peu contrastées.



J'inaugure pour ce voyage un nouvel appareil, le précédent étant tombé en panne. C'est toujours un petit Panasonic Lumix, cette fois le TZ10. Le problème est qu'il ne propose pas les mêmes formats d'images selon la sélection de programme. J'aime le 2 x 3, format qui n'est proposé qu'en sélection automatique, celui dont je me sers le plus. Les autres étant en 3 x 4, je suis obligé de les recadrer, ce qui prend beaucoup de temps. Tant pis, à 22H je pars me coucher, bien qu'étant loin d'avoir terminé.

Mercredi 19 : Malgré la couette, j'ai encore eu froid cette nuit et ne suis pas très en forme. A 6H, je retourne « travailler » sur mon ordi et avance un peu sur mon texte. La mise en route est toujours longue et difficile, de quoi parler, de qui, comment ? Pour moi ou pour les autres ?

Une heure plus tard je n'ai pas beaucoup avancé, mais les amis commencent à arriver pour le petit-déj.

A 8H, c'est le départ pour une balade de 14 kilomètres dans les gorges, en traversant la forêt du Day jusqu'à Bankoualé, notre prochain campement. Une des Françaises (il y en a trois !) et moi décidons de ne pas y aller. Vu le ciel couvert et mon mal de tête je juge préférable de me déplacer en voiture. D'ailleurs, deux chauffeurs partant à pied, je conduis le meilleur des Toyota, avec Française à mes côtés. Non, je ne lui ferai pas le coup de la panne, elle a passé l'âge...



Mais pour aller à Bankoualé en voiture, il faut faire un grand détour. Les 14 km à pied se transforment en 80 km en voiture, pistes et route, plus de deux heures. C'est toutefois bien agréable de conduire.

Nous arrivons au campement vers 10H30. Le campement de Bankoualé appartient à Houmed, et nous y resterons deux nuits. Je peux choisir mon habitation. C'est une cabane en bois assez vaste mais très simple, à peine le nécessaire. Comme d'habitude, aucune intimité, vu le jour qu'il y a entre chaque branche formant les murs. Pas de porte non plus.

Je m'y installe, lis et fais une petite sieste. Nous déjeunons en tête à tête avec Française. Puis je me mets sur mon ordinateur tout l'après-midi, ça y est, je suis à jour. Les randonneurs du matin arrivent à partir de 15H30, fatigués mais à priori contents.



La fin de l'après-midi se passe en discussions sympathiques. Bernard et Colette font même des parties de Scrabble de voyage, jeu que j'exècre.

L'électricité, alimentée par l'énergie solaire, est mise en route vers 18H, à la tombée de la nuit. Tout le campement est éclairé et chaque chambre possède une ampoule et une prise, ce qui permet de recharger nos batteries d'appareils photo. Dîner vers 19H30, toujours aussi bon. Chacun regagne sa cabane ou son toukoul assez tôt. Je lis un bon moment avant de m'endormir et j'ai la flemme de sortir de ma moustiquaire pour éteindre la lumière, qui devrait s'éteindre d'elle-même lorsque les batteries solaires seront épuisées.



Jeudi 20 : Nuit calme, mais j'ai cauchemardé et me suis réveillé trop souvent. La lumière peut-être : elle ne s'est éteinte que vers 5H du matin. Après le petit-déjeuner, nous partons nous promener jusqu'au village d'Ardo, à 2 km du campement. Petite marche facile dans l'oued. Le village est formé de toukoul et de quelques bâtiments en dur. L'école primaire est fermée, le jeudi correspondant à notre samedi.

Nous visitons le magasin artisanal qui regroupe toutes sortes d'objets en bois ou en raphia fabriqués par les femmes du village. Quelques-unes sont présentes, enveloppées de saris de couleurs vives, mais ne se laissent pas facilement prendre en photo, bien que...

Retour au campement vers 11H et temps libre jusqu'au déjeuner. J'en profite pour regarder les oiseaux : plusieurs calaos, des têtes noires, un souimanga et surtout des tisserins dont un superbe mâle construisant son nid.



A l'heure de déjeuner, quatre couples arrivent avec leurs enfants dont des tout-petits. Ça court de tous les côtés, d'autant plus qu'ils se sont installés à proximité de ma cabane. Ça promet pour cette nuit ! Je voulais faire une sieste après le déjeuner, impossible avec ce bruit, et j'ai même du mal à bouquiner.

Nous repartons nous promener à 16H, d'abord au village de Bankoualé, juste en face du campement de l'autre côté de l'oued, puis dans les gorges plus loin. Au village, nous visitons surtout un grand jardin potager et fruitier très bien entretenu. Beaux arbres, notamment manguiers, papayers et bananiers. Mais ce n'est pas la saison des fruits.

Dans les gorges, nous partons à la recherche des singes verts à couilles bleues. Nous n'en trouvons pas. Franchement, ça me rappelle la chasse au Dahu, cet animal qui a des dents au cul...

De retour au campement, je prends une bonne douche froide puis travaille sur mon ordinateur avant et après le dîner (brochettes de poisson et spaghettis). A 20 mètres au-dessus de ma cabane, les nouveaux arrivés font la fête mais vont se coucher raisonnablement dès 21H45 ; cela ne me dérange pas, je travaillerai bien plus tard.



Vendredi 21 : Vendredi, notre dimanche, jour réservé à Allah ici. Avec mes boules Quiès, j'ai parfaitement bien dormi, pas un bruit. Levé de bonne heure comme d'habitude, je bouquine avant le petit-déjeuner.

Nous quittons le camp vers 8H, le Land Cruiser à deux portes a été remplacé par un autre à quatre, plus pratique. J'hérite ce matin de la Land Rover sans place pour les genoux et les pieds, mais c'est à mon tour d'être devant et c'est un petit peu plus confortable, quoique...

Après avoir repris la piste en sens inverse, nous bifurquons vers Randa, à 14 km du campement. Randa est le village natal d'Houmed qui nous conduit et nous fait beaucoup rire car il connaît (presque) tout le monde et nous répète constamment « lui, c'est mon oncle, lui c'est mon cousin, elle c'est ma tante etc... ».

Après Randa, les paysages traversés sont très sauvages, caillouteux avec des buissons, quelques acacias et même un superbe dragonnier. Nous apercevons de nombreuses gazelles de Soemmering, quelques dik-diks et des troupeaux de chèvres très mignonnes aussi. La piste est effondrée par endroit, mais des bifurcations existent à chaque fois.



Adailou, à 35 km de Randa, est un village où existent quelques équipements construits gratuitement par les étrangers, comme partout à Djibouti. Ici les Français ont construit la petite maternité (50 naissances par an), les Américains ont réaménagé le puits, etc... Nous y arrivons vers 11H et visitons un peu tandis qu'un homme prépare une grillade de cabri (qui se révélera délicieuse). Le déjeuner est donc très bon et copieux, comme d'habitude. Des vautours percnoptères (oui oui, ça existe) survolent les lieux, majestueux.

Au retour, nous nous arrêtons à une source d'eau près de Randa. De beaux pigeons à épaulettes violettes, jaunes, sont perchés sur deux figuiers étrangleurs entortillés.

Huit d'entre nous, dont je suis, décident avec Houmed de modifier le programme pour aller passer la nuit au campement de Dittilou, les quatre autres allant comme convenu dans un hôtel plus confortable de Tadjoura.



La piste de Dittilou est vraiment très difficile et notre chauffeur fait des prouesses. Il nous faut plus d'une heure pour faire les 13 km jusqu'au campement situé à 800 m d'altitude. Le coin est assez vert et du brouillard tombe rapidement, cela expliquant ceci. Nous voyons enfin des singes verts et ils ont en effet de toutes petites couilles bleues, il y en a partout (je parle des singes).

Installation dans des toukoulus plus confortables que d'habitude et douche dans des locaux vastes et propres. Un militaire (pilote) avec sa petite famille (sa femme, ses deux gamins et ses parents) dinent près de nous (très bon repas) et nous discutons ensuite avec eux, c'est sympa car ils nous parlent de leur vie à Djibouti depuis presque trois ans.

120 km parcourus aujourd'hui.



Samedi 22 : Très bonne nuit, sans boules Quiès. Il pleuviote un peu, ça fait du bien à l'environnement. Dès 6H30 je travaille sur mon ordi près de la salle à manger, tout en surveillant du coin de l'œil les singes charpardeurs. C'est un peu plus tard, au petit-déjeuner, qu'ils seront les plus rapides ; Bernard cherche d'ailleurs toujours désespérément sa tartine de confiture ! Ils sont marrants : aussi bien les singes qui s'amuse que les femmes qui les matent ! Des oiseaux colorés volent de partout dès que la pluie s'arrête.

J'aime bien cet endroit que nous devons pourtant quitter dès 9H. Retour difficile et secoué par la même piste jusqu'au carrefour de Tadjoura, puis bonne route jusqu'à cette ville mythique où nous arrivons vers 10H15 et retrouvons nos compagnons qui ont apprécié leur séjour en hôtel. Tout le monde est content, que demander de plus ?



Nous partons nous promener à pied dans Tadjoura, qui est bien comme je l'imaginai après mes lectures sur Rimbaud ou de Monfreid entre autres. Petites maisons blanches étalées le long de la plage et autour du minuscule port.

Aujourd'hui c'est jour de semaine, mais ça ne se voit pas : pas de circulation, gens dans la rue. Mais qui travaille ici ? Ah oui, des ouvriers construisent un hangar destiné à stocker les rations alimentaires envoyées par l'ONU ! Des hommes attendent l'arrivée du khat avec impatience, il ne vient pas.

Un minuscule cinéma s'est appelé « La maison de Rambo », jeu de mots avec Rimbaud, qui a séjourné ici. Quelques femmes sont bâchées de noir, coutume de Tadjoura, mais la plupart n'ont heureusement que sari et visage découvert. Des enfants vendent des cacahouètes et nous accompagnent un peu.

Nous allons déjeuner chez Houmed, où sa femme nous a préparé un repas extraordinaire, encore meilleur que d'habitude : soupe, genre de gros samossas, cabri, poulet, riz, légumes, gratin de spaghettis, et même une crème anglaise au dessert !



Je profite de cet arrêt chez Houmed pour me connecter sur Internet, relever mon courrier et mettre mon récit de voyage sur mon site, mais c'est lent et je ne peux y mettre mes photos, je ferai ça au retour.

Nous repartons vers 15H, direction Obock, 64 km au nord (nous aurons donc parcouru 90 km aujourd'hui). Nous arrivons au campement d'Obock vers 16H. Il borde une petite plage de sable. Les toukous sont vraiment des plus ordinaires, le lit de camp avec draps et moustiquaires et rien d'autre, pas même une porte. Quant aux sanitaires, ils sont dans un état ! Deux WC sur quatre n'ont même pas de porte...

Jean-Pierre est courageux et se baigne. Moi je préfère profiter du paysage et de mon ordi. Le coucher de soleil (enfin un !) est magnifique, avec le bruit des vagues en fond sonore. En plus de nous un couple est là, qui pêche.

Dîner de bonne heure et travail jusqu'à l'extinction des feux, à 22H15. Puis une demi-heure de lecture à la lampe de poche dans mon lit de camp défoncé.



Dimanche 23 : Malgré le bruit des vagues (mais j'avais mes boules Quiès) et le lit de camp pourri, j'ai pu tout de même me reposer convenablement. Debout à 6H, j'assiste au lever du soleil.

Après le petit-déjeuner, vers 8H30, nous partons en voiture pour Obock, à quelques kilomètres. Arrêt tout d'abord au cimetière français, très isolé. Un aigle pêcheur a fait son nid sur la croix.

Puis balade à pied dans Obock. Première capitale du pays, cette localité semble se languir au bord de la mer, avec ses rues bordées de simples maisons blanches. Des femmes, assises sur le sol, proposent leurs marchandises : fruits, légumes, poissons... Des hommes en fouta (robe des hommes) discutent autour d'un thé. La maison de Rimbaud tombe en ruine. Celle d'Henri de Monfreid a été transformée en centre administratif ou je ne sais quoi. Les voitures sont rares. Une certaine nonchalance. Une nonchalance certaine... Le port ne semble pas avoir non plus beaucoup d'activité. Quelques hommes lavent leurs vêtements ou se baignent vers la jetée. Des clandestins somaliens ou soudanais, paraît-il, essayant de s'embarquer, de nuit et avec des passeurs, pour l'Arabie Saoudite ou les Emirats.



Nous repartons en voiture jusqu'à la Ras Bir, où se trouve le second plus grand phare d'Afrique, paraît-il. Une trentaine de militaires travaillent là-dedans. Visite sans intérêt et beaucoup de temps perdu.

Nous continuons vers le nord par une mauvaise piste jusqu'à la forêt de mangroves de Godoriya. Navigation dans la lagune durant 45 minutes sur deux barques à moteur. Là-aussi c'est un peu décevant, pas grand-chose à voir, quelques oiseaux tout au plus (une huppe et un aigle pêcheur).

Nous devons revenir au campement pour déjeuner vers midi, nous n'y arrivons qu'à 13H45. Le déjeuner est correct, produits de la mer dont de légères palourdes et du poisson.

Vers 15H15, nous repartons vers Tadjoura, au sud, par une bonne route. Un peu avant cette ville, nous bifurquons à droite et une mauvaise piste assez longue nous amène au-dessus du campement des Sables Blancs, où nous accédons à pied en 10 minutes depuis le parking. Il fait beau et le site est enchanteur, dommage que nous y arrivions si tard, il est déjà plus de 16H30 (et 62 km au compteur aujourd'hui). La plage, de plusieurs centaines de mètres, comporte plusieurs constructions en forme de grand toukoul qui s'intègrent bien au paysage.



Je m'installe dans le plus éloigné, comme toujours, mais ne trouve pas mon maillot de bain (perdu ? oublié chez moi ? Bizarre, bizarre...). Tant pis, je vais me baigner en slip avec mon masque et mon tuba transportés de France pour cette occasion. Et j'ai bien fait ! L'eau est chaude et les massifs de coraux commencent à une dizaine de mètres du bord. Une multitude de poissons colorés (ou non) s'ébattent.



Je rencontre bien une quarantaine d'espèces, poissons perroquets, poissons néons, rascasses et bien d'autres. Un aquarium géant ! Je suis particulièrement attiré par de grands poissons (30 cm) rayés sur leur longueur de blanc et noir, avec une tache orange sur le flanc et les nageoires entourées de bleu fluorescent ; attiré car certains me tournent autour et semblent jouer avec moi. Ah ! Si j'avais un appareil de photo sous-marin !

Je ressors au bout d'une demi-heure, je commençais à avoir un peu froid. Ma musculature impressionne la petite Françoise et... passons. Après une bonne douche, alors que la nuit tombe, je trie mes photos sur l'ordinateur. Bon diner, salade de carottes et tomates, brochettes de poisson, spaghettis et gâteau. Après quoi, je mets à jour mon récit de voyage en profitant de l'éclairage fourni par le groupe électrogène jusqu'à plus de 22H.

Lundi 24 : Bien dormi et réveil tôt. Mais certains de mes compagnons ont cru bon de dormir à la belle sur la plage près de la rive. Entre la marée haute et la petite averse à 5H du matin, ils ont été gâtés !

Petit déjeuner, galettes locales, Nutella et thé. Je ne peux pas me baigner, car nous partons trop tôt, vers 8H45, et mes affaires seraient mouillées pour le voyage. Dommage, vraiment ! En fait, pour bien faire, il aurait fallu que nous couchions les deux dernières nuits ici, le campement de samedi soir n'ayant rien d'extraordinaire, bien au contraire. Je le suggérerai à Explorator.



C'est en lancha que nous rejoignons en un quart d'heure le port de Tadjoura. Ça, c'est bien, car l'arrivée à Tadjoura par la mer est superbe. Toutes ces petites maisons blanches et basses, aux volets bleus, alignées le long du rivage...

Là, nous embarquons sur un gros boutre et partons peu après, à 9H30, pour une traversée du golfe de Tadjoura jusqu'à Djibouti. Un autre petit groupe de touristes nous accompagne. La mer bouge un peu, le boutre aussi et je ne suis pas loin d'être malade. La traversée de deux heures me paraît longue et ne présente pas d'intérêt, si ce n'est l'arrivée sur Djibouti. La descente du boutre est quelque peu acrobatique et nous nous souviendrons certainement des exploits de Françoise la cheftaine.

Nos chauffeurs nous attendent et nous accompagnent jusqu'à l'hôtel La Siesta où nous avons trois chambres pour la soirée, une pour quatre personnes. Nous déposons nos sacs et repartons de suite pour déjeuner dans un restaurant yéménite qui ne fait que du poisson. Le poisson, ce n'est pas vraiment mon truc. Mais là, vraiment, je me suis régalé d'une belle daurade grillée et bien accompagnée.

Retour à l'hôtel et temps libre jusqu'à 15H45, car en ville c'est l'heure de la sieste. J'en profite pour utiliser le Wifi et télécharger mon courrier.

Donc, un peu plus tard, nous partons à pied pour le centre : voie ferrée, gare mythique de Djibouti, minibus local où nous étions 18 (quelle rigolade !) sur un petit kilomètre.



Puis balade dans le centre afin de découvrir les maisons centenaires construites par les colons français, indiens et autre dans les années 1900. Elles sont malheureusement très mal entretenues pour la plupart, quel dommage ! Les rues sont encombrées de petits étalages, heureusement il n'y a que très peu de circulation. Beaucoup de gens, commerçants et clients, et certains chahutent si l'on sort l'appareil photo, d'autres toutefois voudraient qu'on les photographie. On trouve de tout ici : légumes, vêtements, tissus, viande, quincaillerie, artisanat, épices, restaurants de trottoir... J'aime les marchés en général, couleurs et gens. Je me régale.



Nous goûtons des pâtisseries puis nous retrouvons autour d'un verre dans un bar en plein air. Houmed m'accompagne chez un coiffeur, un Indien qui ne parle qu'Anglais. Je voulais y aller la semaine dernière mais, dans le pays, on ne trouve de coiffeurs qu'à Djibouti-ville ! Voilà, en 20 minutes, je suis ratiboisé (pour 4 euros) et Houmed vient me rechercher à 18H30 pour me conduire à l'hôtel où les autres sont déjà arrivés. Il est formidable, cet Houmed !

Le temps de prendre une douche et préparer mon sac et nous voilà déjà reparti pour le restaurant, en ville. Repas éthiopien trop copieux, galettes d'injera et viande (poulet, chèvre, bœuf et poisson). C'est bon, mais je préfère manger ça dans les petits boui-bouis plutôt que dans un restaurant pour touristes.

Puis direction l'aéroport, il n'est même pas 21H30 ! Je ne sais pas ce qui se passe, mais le temps de rentrer dans l'aéroport, Houmed et les chauffeurs ont disparu et nous ne leur avons même pas dit au-revoir ! Bizarre ! En tout cas, ils formaient une sacrée équipe, sympas et dévoués, bravo !

L'enregistrement se fait rapidement, j'arrive en insistant beaucoup à obtenir une place près d'un hublot. Nous avons plus de deux heures à attendre et je dors un peu. 23H45 : me voilà dans l'avion, bien installé.



Mardi 25 : 00H15 : décollage avec un quart d'heure d'avance. Juste après, je récupère une rangée de quatre places et peux m'allonger, dommage que l'accoudoir du milieu ne se soulève pas.

Je dors presque jusqu'à Djeddah, où nous atterrissons vers 2H pour une escale d'une heure (je crois, car je me suis rendormi après avoir récupéré ma place initiale, l'avion s'étant rempli). Réveil vers 4 heures du matin et travail sur mon ordi, toujours ça de moins à faire en rentrant...



Nous atterrissons à Roissy à 8H, avec une demi-heure d'avance. Je sors dans les premiers et attends dans le couloir les autres participants pour leur faire mes adieux avant de rejoindre le comptoir de mon vol sur Marseille.



(série de portraits, le dernier est celui de ce cher Houmed, notre chef...)

Environ deux heures de transit avant de m'envoler, tel un aigle-pêcheur aux confins de Djibouti, à 10H35 pour Marseille. Ce vol me paraît bien rapide, je plane et atterris à 11H50. Mon sac à dos est là, impec. Bus à 12H20 pour la gare Saint-Charles, métro et me voilà à la maison. Vite, une tranche de saucisson...



Adieu Djibouti...

-- F I N --